

Ionesco-Le Roi se meurt-La scène d'exposition
Parcours: Spectacle et.comédie
Quand le nouveau théâtre se sert de la parodie pour montrer obsessions et angoisses
humaines

Eugène Ionesco, né le 26 novembre 1909 à Slatina (Roumanie) et mort le 28 mars 1994 à Paris (France), est un dramaturge et écrivain de langue française. Il est le représentant majeur du théâtre de l'absurde en France, il écrit de nombreuses œuvres dont les plus connues sont La Cantatrice Chauve (1950), Les Chaises (1952), Rhinocéros (1959) et Le roi se meurt. Il eut de nombreuses professions durant sa carrière : auteur, dramaturge, illustrateur pour ne pas tous les citer. Cette pièce de théâtre raconte l'histoire du roi Bérenger 1^{er}. Il apprend qu'il va mourir. Son royaume est à l'agonie, le chaos est proche. Face à l'imminence du désastre, le roi lutte, résiste, nie. Aidé de son entourage, il devra pourtant apprivoiser son angoisse et accepter l'inéluctable. Cette pièce pleine d'humour, émouvante et poétique, où s'entremêlent tragique et comique, nous donne à voir la condition ordinaire de l'homme face à la mort. Cet extrait est la scène d'exposition. On y présente un à un tous les personnages de la pièce de théâtre tout en faisant comprendre qu'une tragédie va se passer sans jamais la nommer.

1. La Didascalie initiale (l.1 à 13)

D'emblée le lecteur est frappé par le nombre effarant de didascalies (indications scéniques que l'on ne prononce pas) qui envahissent le texte. La 1^{ère} qui court sur 13 lignes plante le décor, mêlant prose et écriture dramatique. Elle est censée préciser les choses. Or, dès le départ, dans le cadre « d'une salle du trône » (1.1) c'est l'imprécision qui règne, ce que révèle l'anaphore de l'adverbe « vaguement (délabrée), vaguement (gothique) (1.1) qui soutient l'incertitude. L'adjectif « gothique » renvoie au style d'architecture qui s'est développé du XII^{ème} à la Renaissance (XVI^{ème}) Où sommes-nous? Quand sommes-nous ?

On se trouve sans doute dans un château médiéval, domaine d'un roi puisqu'on mentionne la salle du trône » (1.1) pour « trône du Roi » (1.2-3). Il y a l'énigme des deux trônes plus petits [...] des Reines, ses épouses » (1.3-4). On semble se trouver dans un royaume d'Occident, mais un Roi chrétien marié à deux épouses est impensable.

La description se poursuit au 2^{ème} paragraphe montrant un espace saturé de portes: «< droite de la scène [-] (1.5) au fond, petite porte », « À gauche de la scène, autre petite porte » (1.6), « toujours à gauche, sur le devant, grande porte » (1.7). En plus des portes, les ouvertures se multiplient avec les fenêtres : « une fenêtre ogivale » (1.8) typique du style gothique annoncé et « autre petite fenêtre, à droite de la scène » (1.8).

D'ordinaire, le décor situe la pièce dans le temps et l'espace. Ici, il n'en est rien car on brouille les repères historico-temporels. Au décor « vaguement gothique » du départ, se rajoute « un vieux garde tenant une hallebarde » (1.10) plongeant de nouveau dans les stéréotypes du

Moyen-Âge et, au dernier paragraphe de cette longue didascalie « une musique dérisoirement royale, imitée d'après les Levers du Roi du XVIIème siècle » (1.12-13). La parodie est posée.

Les lignes temporelles s'effacent, Moyen-Âge, Renaissance et Grand Siècle (XVIIème) se trouvant réunis. On évolue moins dans un temps réel que dans un hors-temps poétique et symbolique. Le lieu a beau être une salle du trône, il ne resplendit pas, les adverbess « vaguement délabrée » (1.1) et « dérisoirement royale » (1.12) montrent un royaume en déclin, règne de la parodie, à l'image du * « vieux garde tenant une hallebarde » (1.10) sans doute impropre à assumer la protection du Roi et des Reines. De même, la musique « dérisoirement royale, imitée d'après les Levers du Roi du XVIIème siècle » (référence à Louis XIV) fait état d'une musique de contrefaçon : c'est un royaume où l'on semble donner la comédie de la royauté.

II. L'entrée en scène des personnages (1.1 à 33)

Le début semble solennel. Le garde introduit avec pompe le Roi « Sa Majesté, Le Roi Bérenger Ier. Vive le Roi ! » Nulle acclamation d'un éventuel peuple derrière, foule ou courtisans. Le Roi fait son apparition avec les stéréotypes de la royauté « manteau de pourpre, couronne sur la tête, sceptre en mains » (1.3-4) mais il semble agité: « d'un pas assez vif, [...], traverse [...] et sort »> (1.4-5)

Le garde poursuit ses annonces avec la reine Marguerite, « première épouse du Roi, suivie de Juliette, femme de ménage et infirmière ». Le texte introduit ici un comique de langage avec la juxtaposition de mots inattendus « femmes de ménage » et « infirmière ». Le procédé sera repris avec l'introduction du « Médecin du Roi » présenté comme « chirurgien, bactériologue, bourreau et astrologue ». Les personnages sont étrangement polyvalents, ce qui semble signaler un manque de personnels. Le médecin supporte quant à lui une satire avec la présence de l'oxymore « chirurgien » et « bourreau » (1.20). Donne-t-il la vie ou la mort ?

La parodie se poursuit avec l'arrivée de Marie, « seconde épouse du Roi » selon l'information officielle du Garde, que ce dernier affecte d'une information officieuse « mais première dans son cœur » (1.12). On est en droit de trouver ce garde bien impertinent mais personne ne semble s'en offusquer.

La didascalie (1.14 à 15) revient sur les portraits des deux reines: Marie et Marguerite. Marie la seconde épouse, vraisemblablement plus jeune est montrée « plus attrayante et coquette que Marguerite » (1.16). Elle porte des « bijoux » (1.17)

On comprend très vite dans ce monde pour le moins étrange que le Médecin aura un rôle particulier à tenir. Le Garde l'annonce avec emphase « Sa Sommité » (1.19) sorte de calque ironique à « Sa Majesté ».

L'hypothèse du manque et du déclin de ce royaume se précise avec l'image du vieux Garde qui « a l'air fatigué » (1.23). Il cherche à se réchauffer « souffle dans ses mains » (1.24). Il fait donc froid dans cette salle du trône. La suite est surréaliste avec l'apostrophe du Garde au chauffage comme s'il s'agissait d'une entité humaine « Chauffage, allume-toi » (1.26 et 26). Le chauffage ne semble plus obéir au Garde, ce qui interroge ce dernier : « Il ne m'a pas dit qu'il me retirait la délégation du feu » (1.27-28).

Notre extrait s'arrête sur le retour de la Reine Marguerite. Elle paraît en effet aux antipodes de Marie la coquette, ici « plutôt sévère » (1.32). Son manteau de pourpre n'est « pas très frais » (1.31). C'est une femme vieillissante et austère.

Cette scène d'exposition a de quoi dérouter. Il s'agit d'une cérémonie royale qui se caractérise à la fois par l'ordre et le désordre: un décor symétrique et organisé : un trône central, deux autres plus petits de part et d'autre. C'est un équilibre d'apparence. Le délabrement du décor représente le temps qui passe et crée un malaise. Il s'agit d'un monde finissant, en déclin, à l'image du vieux garde fatigué, aussi poussiéreux que le décor ou de la musique « dérisoirement royale ». C'est dans ce monde en perdition que l'on va assister à la mort du Roi Bérenger Ier.